

**Abbé Michel Anglarès<sup>1</sup>**  
Issy-les-Moulineaux

## L'EDUCATION CHRETIENNE DES JEUNES EN FRANCE

### INTRODUCTION

Depuis plusieurs décennies, les sondages, les enquêtes, les réflexions de la sociologie religieuse française ne cessent d'attester une lente érosion du christianisme dans notre pays. Nous ne voulons pas englober le lecteur sous des tonnes de chiffres. Nous nous contenterons de brèves indications tirées du guide 2014 de la Conférence des Evêques de France et d'une enquête publiée par le Service National de la Catéchèse et du Catéchuménat, à la demande de la dite Conférence et parue dans le journal LA CROIX du 29 Septembre 2016.

En l'an 2000, 380093 enfants de 0 à 7 ans ont été baptisés et 20961 de plus de 7 ans soit 401054 jeunes.

En 2007, on compte 310299 baptisés de moins de 7 ans plus 20226 au-dessus de cet âge soit 330525 jeunes.

En 2012, 270578 enfants de moins de 7 ans ont été baptisés et 19204 de plus de 7 ans soit 290282 jeunes.

---

<sup>1</sup> Ks. Michel Anglarès, kapłan diecezji Nanterre. Emerytowany wykładowca w Instytucie Katolickim w Paryżu, doktor teologii (Instytut Katolicki w Paryżu), doktor nauk religijnych (Uniwersytet paryski Sorbona). W latach 2003–2012 : rektor Centrum duszpasterskiego „Notre-Dame de Pentecôte”, w dzielnicy biznesu w aglomeracji paryskiej La Défense, proboszcz parafii św. Andrzeja w Courbevoie (przedmieście Paryża). Obecnie duszpasterz w diecezjach Nanterre i Sens-Auxerre.

Les naissances en France sur ces 12 ans ont été à peu près constantes en nombre et tournent autour d'une moyenne de 819191 par an. Si l'on rapporte le nombre des jeunes baptisés durant cette période de 12 ans à la moyenne des naissances de notre pays nous obtenons

pour l'an 2000:	49,3%
pour l'an 2007:	40,6%
pour l'an 2012:	35,7%

La grande majorité des non-baptisés ne va pas au catéchisme et beaucoup de parents de baptisés oublient de les y inscrire quand ils arrivent à l'âge de 8 ans. La décreue en ce domaine est forte et constante comme l'indique un récent rapport du Service national de la Catéchèse et du Catéchuménat: en 1993 il y avait 42,1% d'enfants catéchisés en France. En 2016 ils ne sont plus que 17,4%. L'éveil à la foi des tout-petits et le catéchisme des enfants du primaire constituant les premiers pas de la formation chrétienne, 4 enfants sur 5 y échappent. Certes nous n'avons pas les moyens de vérifier ce qui se passe réellement dans les familles en matière d'éducation religieuse. L'expérience pastorale montre néanmoins qu'en absence de contact avec l'Eglise, ou s'il se réduit à une célébration baptismale sans suite, il n'y a pas d'éducation à la foi chrétienne pour un très grand nombre d'enfants en France. Il nous faut nous demander d'où cela vient et examiner les réponses de notre Eglise à cette situation, sachant que le cadre d'un article ne permet pas d'examiner toutes les dimensions d'un tel sujet. Nous nous cantonnerons à deux causes qui nous paraissent avoir joué un rôle important dans cette lente désaffection à savoir: l'évolution du catéchisme sur 4 siècles et la sécularisation de la société française. Une première partie de cet article sera consacrée à les analyser et dans une seconde partie, nous décrirons comment l'Eglise répond aujourd'hui à ces défis.

## **PREMIERE PARTIE: LES OBSTACLES À L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DES JEUNES**

### **Le Catéchisme**

Le catéchisme fut une invention de Luther reprise par le Concile de Trente au 16<sup>ème</sup> siècle. Jusque-là, la formation chrétienne était assurée par les familles, la liturgie paroissiale, les cathédrales et autres églises conçues comme des livres de pierre et de verre voués à l'instruction et l'édification des fidèles. Luther et les pères du Concile de Trente eurent en commun de lutter contre une grande ignorance religieuse affectant les peuples européens à cette époque. Mais les pères conciliaires voulurent également combattre les thèses luthériennes dans le cadre de la contre-réforme catholique. Pour ce faire ils créèrent un catéchisme à l'usage des curés, à forte imprégnation biblique et patristique. Aux responsables locaux de

l'adapter à leur public. Il était conçu sous forme d'exposé, et non de questions-réponses. La foi trinitaire à travers le symbole des Apôtres constituait le premier chapitre et la base de l'ensemble du catéchisme. Venaient ensuite les sacrements conçus comme moyens essentiels de vivre avec Dieu. Le décalogue apparaissait dans le troisième chapitre, présenté comme conséquences d'une vie unie au Christ. La dernière partie était consacrée au Notre Père. Le tout fut promulgué par le pape Pie V en 1566. Autrement dit, il s'agit d'un texte profondément christologique et pastoral.

Face aux obstructions des protestants, mais aussi des multiples interprétations de ce texte au sein de l'Église catholique, et des premiers développements du rationalisme, le pape Clément VIII demanda au Cardinal Bellarmin, au tout début du 17<sup>ème</sup> siècle, de promulguer un abrégé de tout l'enseignement du Christ, sous forme de questions-réponses à apprendre par cœur. Dans ce catéchisme, les sacrements arrivent en 4<sup>ème</sup> position et non en 2<sup>ème</sup> comme précédemment et sont considérés non comme des mystères unissant à Celui du Christ, mais comme simples moyens pour croire, aimer et espérer. Là où le Concile de Trente parle de contempler Dieu, Bellarmin parle de profession de foi catholique. Là où Trente invite à servir Dieu, le catéchisme de Bellarmin demande d'obéir au pape. Là où le concile explique comment l'Église continue la présence du Christ, Bellarmin insiste sur sa constitution hiérarchique garante de la profession de foi au Christ. Le tout à l'avenant.

Elisabeth Germain, historienne française contemporaine<sup>2</sup>, montre comment au 18<sup>ème</sup> siècle, face au rationalisme et au déisme des lumières, les catéchismes issus de celui de Bellarmin sont devenus rationalistes et plus ou moins déistes tout en voulant combattre ces deux univers. Exemple parmi tant d'autres: Jean-Jacques Rousseau dénonçait le mot «mystère» entendu par lui comme une réalité incompréhensible à la raison, une telle conception faisant injure, selon lui, à la dignité de l'intelligence humaine. Son opposant, le chanoine Berger, accepta cette définition, mais pour mieux souligner la grandeur de Dieu eu égard à notre étroitesse d'esprit. Ce catéchisme par questions réponses et à tonalité rationaliste, tout en s'en défendant, fut officialisé par Rome et a duré jusqu'après la seconde guerre mondiale (années 1950–1960). Reprenons à ce sujet la définition du mot mystère dans le catéchisme à l'usage des diocèses de France (Mame 1959): QUESTION 25: «qu'est-ce qu'un mystère?» REPONSE: «*Un mystère est une vérité que nous devons croire parce que Dieu l'a fait connaître, mais que nous ne pouvons pas comprendre parfaitement*». Le «*parfaitement*» atténue le «*nous ne pouvons pas comprendre*» mais la réponse reste dans la droite ligne de celle du 18<sup>ème</sup> siècle et surtout n'a rien à voir avec l'expression paulinienne comme en Ephésiens 3/4: «*Vous pouvez constater en me lisant quelle intelligence j'ai du Mystère du Christ...*». Quant à la dimension déiste, elle est particulièrement illustrée par la première question de tous les

<sup>2</sup> Elisabeth Germain, *Langages de la foi à travers l'histoire. Approche d'une étude des mentalités*, Fayard-Mame 1972; *eadem*, *En quel Dieu croyons-nous ?*, collection: «Croire aujourd'hui», Desclée de Brouwer 1975.

catéchismes qui ont marqué nos populations durant près de 3 siècles: «*Qu'est-ce que Dieu?*» -et non «*QUI est Dieu?*»). REPOSE: «*Dieu est un esprit éternel, infiniment parfait, créateur et maître de toutes choses*». Comment aimer un tel concept et en imprégner toutes les dimensions de notre vie?

A cette catéchèse notionnelle et abstraite s'est ajoutée longtemps la peur de l'enfer, une lecture plutôt fondamentaliste de la Bible, une morale à dominante culpabilisante, une pratique sacramentelle davantage liée aux étapes de la vie biologique qu'à celles de la vie spirituelle. Les dogmes, les rites et la morale furent présentés comme les exigences nécessaires pour «gagner le ciel». Or l'initiative du salut vient de Dieu et non de nous. La nôtre consiste à répondre à l'appel du Christ relayé intérieurement par l'action de l'Esprit. En christianisme, dans la logique de l'incarnation du Verbe, nous ne gagnons pas le Ciel, c'est le Ciel qui cherche sans cesse à nous gagner. Il ne faut donc pas s'étonner si, avec une telle catéchèse et sur une aussi longue durée, beaucoup de chrétiens se soient peu à peu détournés d'un christianisme de plus en plus étranger à leur vie, à leurs connaissances et à leurs questionnements. De ce point de vue le processus de déchristianisation (ou de non-christianisation) de notre pays ne date pas d'hier mais remonte loin dans le temps. Il ne fut pas instantané car d'autres facteurs ont joué positivement en contrepoint de cette catéchèse à teinture déiste. Leur exposé sort du but de cet article. Notons cependant qu'en parallèle au catéchisme officiel, de nombreux pasteurs ont eu à cœur de se référer à l'esprit de celui du concile de Trente, en revenant sans cesse aux Ecritures et aux pères de l'Eglise pour mieux nourrir existentiellement la foi des fidèles, à commencer par les enfants. Quelques noms: Saint Vincent de Paul, Monsieur Bourdoise, Jean-jacques Olier (fondateur des prêtres de St Sulpice au 17<sup>è</sup> siècle, tous trois dans la mouvance de l'école française de spiritualité créée par Bérulle); le catéchisme de la paroisse St Sulpice à Paris dans les siècles suivants; au 20<sup>ème</sup> siècle, Les Pères Joseph Colomb (sulpicien de Lyon, pionnier de la recherche catéchétique en France), François Coudreau (sulpicien créateur, entre autres, de L'Institut Supérieur de Pastorale Catéchétique ou ISPC à Paris); Georges Michonneau et Louis Retif (Fils de la charité à Colombes en banlieue parisienne)... et bien d'autres, mais restés minoritaires par rapport au catéchisme officiel imposé par Rome. Ils n'en sont pas moins les ancêtres du renouveau catéchétique qui s'est imposé à la lumière du Concile Vatican II sur lequel nous reviendrons plus loin.

### La sécularisation<sup>3</sup>

Le mot «sécularisation» peut revêtir plusieurs sens. Dans le cas présent, nous le définirons comme le processus conduisant à l'autonomie de la société par rapport à la tutelle de l'Eglise et par rapport à Dieu Lui-même. Longtemps la société française

<sup>3</sup> L'auteur du présent article a publié ces réflexions dans le supplément à la revue «JESUS» n° 156 de mars 2013, intitulé Jonas.

et une grande partie de l'Europe, se sont confondues avec le christianisme. Il y eut certes de nombreux conflits de pouvoir entre empereurs, rois, papes et peuples, mais tous se référaient à la religion chrétienne qui constituait le ciment de la société.

La première fissure apparut avec l'affaire Galilée (1616 et 1633). Ce dernier, reprenant les travaux de Copernic, confirma la rotation de la terre autour du soleil. Il se heurta alors à l'hostilité déclarée des responsables de l'Eglise pour qui une lecture littérale de la Bible impliquait la fixité de la terre, située au centre de l'univers, et la rotation du soleil autour d'elle. À partir de ce moment, les sciences commencèrent à s'émanciper de la tutelle ecclésiastique, jusqu'à s'édifier contre elle, et contre l'idée d'une puissance divine régissant l'univers. Aux XIX<sup>ème</sup> et première partie du XX<sup>ème</sup> siècles, la conception visant à faire de la science le seul critère de vérité se nomme le scientisme dont l'un des plus illustres représentants fut Auguste Comte (1798–1857).

Au XVIII<sup>ème</sup> siècle un deuxième événement amorça la séparation du politique et du religieux. Ce fut la révolution française. Jusque-là, le pouvoir politique était conçu comme émanant directement de Dieu. Le roi était considéré comme son lieutenant, certes soumis aux préceptes bibliques, mais ayant de ce fait toute souveraineté sur ses sujets. Avec la Révolution, l'autorité ne vient plus de Dieu mais du peuple. Ce fut un vrai bouleversement dans les conceptions de la vie sociale et la manière d'y concevoir la place de Dieu. L'histoire qui suivit fut assez chaotique mais se dirigea inéluctablement vers la séparation de l'Eglise et de l'Etat au début du XX<sup>ème</sup> avec la reconnaissance de la liberté de croire ou de ne pas croire pour tous les citoyens et la possibilité de l'exprimer publiquement étant sauf l'ordre public (se reporter à la loi de 1905).

Le troisième élément constitutif de la sécularisation fut l'avènement du monde industriel. D'une part cet univers créé par l'homme tranchait avec le monde rural qui voyait Dieu partout du fait de son contact permanent avec la nature reconue comme don de Dieu, géré par ses soins. D'autre part les injustices sociales, criantes, liées au développement du capitalisme industriel, n'ont guère rencontré de protestations dans l'Eglise, si ce n'est de la part d'une minorité de chrétiens appelés «catholiques sociaux» (Félicité Robert de Lamennais, Frédéric Ozanam, Albert de Mun, Charles de Montalembert et bien d'autres...). Ils rencontrèrent beaucoup d'incompréhension, en particulier du côté de la hiérarchie de l'Eglise. Il fallut attendre la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle pour qu'un pape, Léon XIII, s'émeuve, après Karl Marx, de la condition des ouvriers en Europe et amorce avec son encyclique «Rerum Novarum» en 1891, ce qui deviendra la doctrine sociale de l'Eglise.

La quatrième étape est celle du XX<sup>ème</sup> siècle qui se continue aujourd'hui, caractérisée par diverses évolutions sociétales, enracinées dans ce qui a précédé, et se situant de plus en plus en dehors de toute référence à Dieu et à l'Eglise. Prenons quelques exemples. L'accroissement de l'indifférence religieuse à tout âge, y compris chez des enfants, a connu un fort développement durant cette période. Ce

constat, inimaginable dans les siècles précédents, s'explique par le divorce croissant entre l'Eglise et la société, et la prise de conscience que l'aménagement de notre monde, de plus en plus complexe au demeurant, relève de la seule responsabilité des hommes. L'accroissement des connaissances et du sens critique répandu dans toute la population, grâce à l'école notamment, s'est heurté à un catéchisme fondamentaliste au contenu jugé de plus en plus invraisemblable. Par ailleurs, à une liturgie vécue comme ésotérique et à une morale ressentie comme étriquée et culpabilisante pour la majorité des gens, ces derniers ont cherché ailleurs de nouveaux repères. Parmi ceux-ci, relevons l'adhésion croissante à de nouvelles formes de spiritualité sans Dieu: «New Age», bouddhisme, réincarnation, recherche de paradis artificiels pour fuir une réalité éprouvante, addictions aux moyens de communication virtuelle par désir et peur de rencontrer autrui... Ajoutons encore l'émancipation lente, mais réelle, du monde féminin qui n'a pas eu son pendant au sein de l'Eglise, même si de nombreuses femmes y sont engagées, sans possibilité toutefois d'atteindre les plus hauts niveaux de responsabilité. Terminons avec le développement des sciences humaines qui s'inscrivent parfaitement dans un monde qui renvoie uniquement à l'homme, soit pour l'exalter, soit pour le réduire, soit pour naviguer entre ces deux récifs à la recherche d'un bonheur limité et immédiat, au détriment de toute perspective de salut au sens chrétien du mot. Le processus de sécularisation est ainsi arrivé à son terme. Une étude de l'évolution de l'ensemble des activités artistiques depuis la Renaissance confirmerait ce rapide survol historique.

Nombre d'interventions pontificales et épiscopales, relayées par des laïcs chrétiens, dénoncent cette réalité. Ils y voient une absence de Dieu préjudiciable au présent et au devenir de la société, une source de non-sens, une perte des valeurs classiques, un facteur de transgressions éthiques, un moteur au développement de l'individualisme et du relativisme, une autoglorification du genre humains... Derrière ces critiques se profile aussi le regret de la perte d'influence de l'Eglise et du christianisme dans le monde contemporain avec le souhait plus ou moins explicite de la rétablir. Examinons à présent les réponses pastorales données aux deux difficultés décrites dans la partie précédente de cet article. Nous nous permettrons également un peu de prospective.

## **DEUXIEME PARTIE: LES RÉPONSES PASTORALES**

### **Le catéchisme**

Dans un premier temps, lors des années 1960–1970, le rejet du catéchisme traditionnel s'est traduit par une catéchèse qui se voulait «dans la vie» au point de se contenter de prôner le plus souvent un humanisme qui s'embarrassait peu des contenus explicites de la foi chrétienne. Tout geste positif et altruiste s'inscrivait

automatiquement dans l'Évangile et exprimait la présence du Christ ressuscité au milieu des protagonistes. Dans la mouvance de l'Action Catholique, la militance sociale et politique caractérisait le vrai chrétien. Certaines paroisses, animées d'une telle conviction, en vinrent à remplacer le catéchisme par l'ACE, Action Catholique des Enfants. D'autres maintinrent ces deux activités en privilégiant fortement la seconde. Si l'Action catholique en général a constitué un important fer de lance pour la mission de l'Église en France et a développé la place irremplaçable des laïcs au sein de cette mission, elle a souvent sous-estimé l'importance d'une foi explicite et éclairée. Toute action altruiste était considérée comme valeur évangélique et participation au Royaume de Dieu même si leurs auteurs ne le savaient pas. Le théologien Karl Rahner parlait de «chrétiens anonymes» ce qui entraîna la réplique de son confrère Suisse, Hans Urs Von Balthasar dans un petit ouvrage intitulé CORDULA<sup>4</sup>, vierge martyrisée par les Huns au 4<sup>ème</sup> siècle et appartenant à la légende des «Onze mille vierges». Pour ce théologien le martyre est le témoignage ultime et nécessairement explicite auquel doit tendre tout disciple du Christ. N'est-ce pas le rôle de la catéchèse en général et du catéchisme en particulier que de donner les moyens d'approfondir la foi pour éclairer nos actions et rendre *compte* de manière compréhensible pour nos contemporains de *l'espérance qui est en nous* (1 PIERRE 3/15)?

En réponse aux insuffisances de la méthode précédente, et face à une ignorance, de plus en plus répandue dans la société française envers la foi chrétienne, le catéchisme fut transformé, en gros depuis les années 1970 jusqu'à aujourd'hui, et ce de plusieurs manières. La principale fut le retour systématique aux sources bibliques bénéficiant elles-mêmes des acquis de l'exégèse contemporaine. On profita également des diverses méthodes pédagogiques développées dans les instances diocésaines ou ailleurs, comme à l'école, pour rendre les enfants actifs dans l'appropriation du message chrétien: dessins, audio-visuel, internet, vie d'équipe, expressions libres, enquêtes, animations liturgiques, initiations à la prière personnelle et communautaire, témoignages... La méthode questions-réponses à apprendre par cœur fut abandonnée. Elle faisait du catéchisme une discipline scolaire avec pour seul atout la mémoire comme critère de vie chrétienne. L'acquis militant de l'Action catholique est intégré dans cette catéchèse. De nombreuses «méthodes» ont vu le jour en fonction des temps, des lieux et des milieux, mais elles ont toutes en commun la référence constante aux Écritures et la recherche permanente d'outils pédagogiques appropriés. Quant aux sacrements ils sont proposés et non imposés. Le jeune est ainsi appelé à un discernement avec ses proches et les catéchistes, ce qui lui évite de les considérer soit comme des gestes magiques, soit comme des étapes liées à son âge physique, soit comme des récompenses à son assiduité

<sup>4</sup> Hans Urs Von Balthasar, *CORDULA ou l'épreuve décisive*, Beauchesne, Paris 1968, traduit de l'allemand par Johannes Verlag, Einsiedeln 1966.



et sa bonne mémoire comme ce fut majoritairement le cas dans les générations précédentes.

Dans le même temps s'est développée la nécessité d'inscrire le catéchisme dans une catéchèse permanente. Elle commence avec l'éveil à la foi des tout-petits (des outils appropriés sont proposés aux familles et les paroisses prennent en charge cette mission pendant la messe dominicale une fois par mois le plus souvent). Elle continue avec le catéchisme des enfants du primaire, puis se poursuit de manière adaptée dans les aumôneries du secondaire. Elle continue dans les aumôneries d'étudiants, dans les nombreux cercles bibliques, œcuméniques, qui se sont constitués dans tous les diocèses. Elle s'inscrit normalement dans les homélies. Elle imprègne les facultés de Théologie dont certaines possèdent des instituts catéchétiques comme l'ISPC à Paris. Elle s'exprime dans le catéchuménat des adultes qui a pris de l'importance en France. Par ailleurs, concernant les enfants du primaire, la pastorale actuelle cherche à impliquer davantage les familles qui ont généralement tendance à se décharger de leur propre mission d'éducation chrétienne sur les instances paroissiales ou scolaires (dans le cadre de l'enseignement privé). Or l'expérience montre que l'indifférence des familles vis-à-vis de la catéchèse des enfants conduit notre Eglise à bâtir sur du sable. En complément de la catéchèse et des aumôneries scolaires, les mouvements de jeunes comme les scouts, l'Action Catholique de l'Enfance ACE, la jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), le Mouvement Eucharistique des jeunes (MEJ) et bien d'autres contribuent pour leur part à l'éducation chrétienne de la jeunesse, soit en complément de la catéchèse, soit comme chemins de découverte de la foi pour ceux, plus minoritaires, qui y participent sans avoir fréquenté l'Eglise auparavant.

Pour autant l'arbre ne doit pas nous cacher la forêt. La grande majorité des jeunes Français ne fréquente pas l'Eglise et ignore tout ou presque du christianisme. Raison de plus pour porter beaucoup de soin à la formation de ceux qui s'y rassemblent. Du côté du catéchisme, les familles doivent être impliquées davantage. Des expériences ci et là ont montré qu'en faisant appel au sens éducatif des parents, certains d'entre eux, non croyants, ont accepté de jouer le jeu et de venir participer à des séances de catéchèse adultes-enfants le dimanche matin. Pour l'ensemble des parents cette participation leur donne la possibilité de parler avec leurs enfants sur des sujets par rapport auxquels le silence règne habituellement. Quant aux enfants, ils sont sensibles à l'intérêt effectif porté au catéchisme par leurs parents, ce qui n'est pas le cas lorsque ces derniers se contentent de les déposer en voiture et d'aller faire leurs courses pendant la séance. Enfin une catéchèse commune parents-enfants permet à tous de faire une expérience d'Eglise propice, de ce fait, à une meilleure réception du message chrétien. Côté contenu, le retour aux Ecritures et à leurs commentaires non fondamentalistes améliorent singulièrement la présentation de la foi chrétienne. Il serait cependant souhaitable qu'une présentation de la Révélation suive l'histoire de l'évolution de la foi depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ. Trop souvent les références au Premier puis Second



Testament se font en ordre dispersé, en fonction des thèmes abordés qui suivent en général les étapes de l'année liturgique. Dans un monde où les informations circulent en surabondance et dans tous les sens, présenter la pédagogie historique de Dieu révélant progressivement son dessein donne une meilleure cohérence à la présentation du message chrétien. Enfin, et c'est l'objet du paragraphe suivant, l'ensemble de la catéchèse doit tenir compte de la culture ambiante, sécularisée dans laquelle baignent maintenant tous nos contemporains, non pour la dénoncer mais pour y porter le témoignage de l'Évangile, ce qui implique de chercher à la comprendre.

### La sécularisation

Toute réalité étant ambivalente, on peut très justement signaler, voire dénoncer et combattre, les risques réels énoncés plus haut au sujet de la sécularisation. Mais il serait malhonnête, intellectuellement et spirituellement parlant, d'en rester là. Il en va de la sécularisation comme d'autres dimensions naturelles et culturelles de la vie humaine, telles le sexe, l'argent, la force physique ou intellectuelle... Elles sont susceptibles du meilleur et du pire, non en elles-mêmes mais en fonction de l'usage qu'en font les hommes: *Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui rend l'homme impur, mais ce qui sort de la bouche de l'homme, voilà ce qui le rend impur.* (Mt 15/11) De ce point de vue la sécularisation peut être considérée comme une donnée positive, une chance, pour les croyants et non croyants de «bonne volonté». Telle était l'intention du pape Jean XXIII en convoquant le deuxième concile du Vatican en 1962. Dans un document récent du magistère romain consacré au synode sur la «Nouvelle Évangélisation», figurent à la fois la critique de la sécularisation, vue comme la cause de la désaffection des prêtres et des fidèles, et l'affirmation, moins fréquente, de valeurs propres au monde contemporain susceptibles d'enrichir la vie de l'Église<sup>5</sup>. Pour notre part nous dégageons quatre points positifs liés à la sécularisation.

D'abord l'émancipation de la société par rapport à toute tutelle religieuse et ecclésiale, correspond à une évolution inscrite dans le dessein de Dieu depuis les origines. *Au commencement*, Dieu a confié la création aux hommes pour qu'ils la poursuivent et l'améliorent. Leur propre vie en fait partie. Il est normal que, dans cette logique de la Révélation, les croyants aient été pénétrés petit à petit de cette mission et aient appris au cours des âges, en dépit des résistances intérieures et extérieures, à devenir responsables de leur propre vie et de leur environnement. Devenir adulte ne fait pas injure à Dieu! La logique de l'Alliance inaugurée au temps de Moïse s'inscrit dans la même perspective. Dieu compte sur l'homme,

<sup>5</sup> *Instrumentum laboris*, XIIIe Assemblée générale ordinaire du Synode des évêques, in: *Documentation catholique*, n° 2495 du 2 septembre 2012.

sur sa liberté, son sens des responsabilités, pour édifier un peuple capable d'aimer comme Il nous aime, un peuple qui puisse recouvrir à terme l'ensemble de l'humanité. Le judéo-christianisme, à la différence des autres religions, et contre ses propres tentations, exclut tout passéisme, toute soumission bête et disciplinée au «divin», tout rapport magique et mercantile avec ce dernier. Vue sous cet angle, la sécularisation s'inscrit parfaitement dans le désir de Dieu de voir devant Lui, non des marionnettes ou des esclaves, mais des êtres libres et volontaires qui ne passent pas leur temps à lui demander d'agir à leur place et qui acceptent de prendre leurs responsabilités pour construire un monde meilleur. Pour autant, promouvoir la responsabilité et l'autonomie de l'homme dans la construction et l'aménagement du monde, n'est pas contradictoire avec le fait de se référer au désir de Dieu, de puiser force et abnégation dans l'éthique évangélique, de faire auprès du Christ l'apprentissage de l'amour de Dieu et des frères humains, seule réalité qui donne son vrai sens à la vie. Oui, la «sécularisation» est une menace pour l'Eglise et l'humanité comme l'a exprimé le pape Benoit XVI le 10 mars 2008 devant le conseil pontifical de la culture, si l'on s'arrête sur ses aspects négatifs. Non, si on l'inscrit dans l'acquisition de l'autonomie de l'homme qui lui permet de devenir un vrai partenaire de Dieu dans l'œuvre de création et de rédemption.

En second lieu le processus de sécularisation, malgré certaines apparences, a paradoxalement engendré plus de réalisme et d'humilité dans la vie des hommes en général, et des chrétiens en particulier. Lorsque les sciences se dressaient en rivales de la théologie au XIXème siècle, elles prétendaient détenir toute la Vérité, se conférant ainsi un caractère sacré et indiscutable face aux illusions de la religion. Ce fut le scientisme, attitude opposée, mais similaire, à la prétention de l'Eglise de détenir aussi toute la vérité sur Dieu et sur les hommes. Le divorce entre les deux courants de pensée et leurs évolutions respectives ont renvoyé chacun à ses propres limites. À la suite du concile Vatican II qui a remis le Christ au centre de tout, l'Eglise s'est faite plus humble dans ses affirmations dogmatiques et éthiques, consciente de ne pouvoir «posséder» Celui qui s'est désigné comme «Le Chemin, La Verite et la Vie». De leur côté les scientifiques ont expérimenté les limites de leur savoir, les bienfaits mais aussi les revers parfois épouvantables de certaines découvertes comme celle de l'atome. Les promesses paradisiaques du scientisme se sont effacées devant les réalités d'Auschwitz, l'apparition de nouvelles et graves maladies, le mauvais usage des techniques issues des connaissances scientifiques. Ce double mouvement vers plus d'humilité et de réalisme chez les uns et les autres a permis d'oublier les anciennes querelles issues de l'intransigeance, pour instaurer un dialogue entre science et foi, sans confusion des genres, mais dans une recherche commune de la vérité. Il n'est plus question de la posséder ni pour l'une ni pour l'autre. Chacune en son domaine explore indéfiniment le réel avec la conscience qu'il ne se réduira jamais à nos découvertes et représentations diverses. Science et foi se retrouvent sur ce terrain et peuvent se motiver mutuellement dans leurs quêtes respectives. Sans le processus de la sécularisation, l'obscurantisme aurait eu

force de loi chez les deux protagonistes. Dans une conférence à deux voix, tenue le 19 janvier 2004 à Munich, le philosophe allemand Jürgen Habermas et le cardinal Joseph Ratzinger convinrent de la nécessité d'établir un dialogue constant et mutuellement équilibrant entre la raison sécularisée de notre époque, et les traditions religieuses des peuples, en vue de circonvenir leurs violences propres et d'assurer ainsi une cohérence éthique universelle par une constante régulation réciproque<sup>6</sup>.

En troisième lieu, la vie dans une société sécularisée rappelle ce qu'exprimait Tertullien, au II<sup>ème</sup> siècle (Apologie 18), nécessairement occulté dans une société dite chrétienne, à savoir: «*On ne naît pas chrétien, on le devient*». La référence à Dieu n'étant plus évidente et la pensée de l'Eglise étant désormais soumise à toutes les instances critiques de la modernité, comme les autres institutions humaines, cette double situation remet en valeur ce qui a fait la force du christianisme naissant: un choix qui engage librement toute la personne et marque de manière radicalement nouvelle sa relation aux autres, à elle-même, à la nature, au sacré et à Dieu. La foi ne s'hérite pas. Elle éclot et se nourrit par la force du témoignage des autres croyants unis au Christ, vivant dans son amitié laquelle exprime et prolonge l'amour infini caractérisant les relations entre les trois Personnes Divines. En chrétienté, la foi se confond plus ou moins avec les institutions et les idéologies humaines. Elle fonctionne alors comme n'importe quelle religion. En régime sécularisé, la foi chrétienne doit s'affirmer comme une expérience de l'Amour de Dieu et des hommes. Elle se différencie ainsi de toutes les idéologies, y compris religieuses. Elle ne les ignore pas cependant. Elle les ressaisit de l'intérieur soit pour les dénoncer si nécessaire, soit pour les transformer ou encore les exalter. De plus elle ne se réduit jamais à ses propres manifestations qui évoluent sans cesse au cours de l'histoire personnelle et collective des croyants.

En quatrième lieu, et dans la foulée du paragraphe précédent, une société sécularisée offre enfin la possibilité d'aimer Dieu pour Lui-même, gratuitement, et non pour les bienfaits dont nous ne cessons de lui réclamer la réalisation. Une telle expérience, loin de nous abstraire de la vie, nous y renvoie dans toutes ses profondeurs. L'expérience de l'amour, de l'amitié, peuvent nous aider à comprendre ce bouleversement qui permet d'assumer la réalité d'une autre manière et de développer des potentialités personnelles et collectives parfois insoupçonnées. Le «salut» n'est pas la récompense de nos mérites et vertus, ni une conquête du ciel par la stricte observance des préceptes de la religion. Il est cette expérience de l'amour gratuit de Dieu qui donne à notre vie présente tout son relief et nous permet de voir en elle l'antichambre de la Vie éternelle dévoilée dans la résurrection du Christ. La foi ainsi vécue donne tout son Sens à notre vie, Sens qui fait tant défaut à notre société contemporaine.

<sup>6</sup> Jürgen Habermas et Joseph Ratzinger, *Raison et religion: la dialectique de la sécularisation*, Editions Salvator 2010.

Lors d'une conférence prononcée au grand séminaire de Milan le 26 Avril 2012 et reprise à la paroisse St Eustache de Paris en décembre 2012, le Père Fossion, jésuite belge, s'exprimait ainsi:

Dans la culture actuelle où Dieu n'est ni évident à l'intelligence ni nécessaire pour vivre, n'aurions-nous pas à y reconnaître la grandeur de l'homme qui peut se passer de Dieu comme aussi la grandeur de Dieu qui, dans sa générosité, ne s'est pas rendu nécessaire à l'homme pour qu'il vive une vie sensée, joyeuse et généreuse et soit engendré à sa vie ? En d'autres termes, dans un monde qui se passe de Dieu, nous avons à l'y voir en discernant dans sa non-évidence, dans sa non-nécessité la trace même d'un Dieu qui donne la vie gratuitement en s'effaçant, en se retirant dans la discrétion. La foi chrétienne, en effet, ne nous a-t-elle pas appris à reconnaître Dieu dans sa kénose ? Ainsi avons-nous à reconnaître l'œuvre de Dieu dans le monde de l'incroyance et des sagesses là où il naît d'un vrai dialogue et d'une interrogation authentique. Ce monde, en d'autres termes, dit quelque chose de la grâce de Dieu qui engendre et sauve tout en s'effaçant. L'incroyance n'est pas de soi le fruit d'un péché qui obscurcit la conscience. La non-évidence de la foi ainsi que la possibilité de vivre sans elle laissent voir l'infini de l'amour de Dieu qui donne sans compter, sans retour obligé. C'est de cet infini de l'amour de Dieu et de l'espérance nouvelle qu'il ouvre pour le monde dont nous sommes les témoins<sup>7</sup>.

La catéchèse et toute la pastorale de l'Eglise doivent tenir compte de ces données culturelles, incontournables: apprendre à vivre l'autonomie, donc la responsabilité, en l'inscrivant dans le dessein de Dieu, favoriser le choix d'une vie évangélique sans la contraindre, développer l'intelligence de la foi dès le catéchisme, insister sur la gratuité de Dieu et de sa Révélation. Paradoxalement la sécularisation de nos sociétés peut constituer une terre féconde pour l'annonce de l'Evangile. Un monde disparaît à l'échelle planétaire. Un autre advient dans les douleurs et les risques de l'enfantement. Il ne suffit pas d'en condamner les impasses mais de l'aimer et de contribuer à sa croissance avec cette force incroyable de l'Esprit Saint qui est également à l'œuvre dans ce monde comme n'a cessé de le rappeler le dernier concile Vatican II. On prête au Cardinal Marty, ancien archevêque de Paris, cette réflexion: *Il ne suffit pas d'entendre les murs qui s'écroulent, il faut aussi écouter l'herbe qui pousse et - l'aider à grandir.*

<sup>7</sup> [http://www.jesuites.be/IMG/pdf/Annonce\\_et\\_proposition\\_de\\_la\\_foi\\_aujourd\\_hui.pdf](http://www.jesuites.be/IMG/pdf/Annonce_et_proposition_de_la_foi_aujourd_hui.pdf)